

Les Bles australiens en France.

Nîmes. — Les minotiers de la région se préoccupent de grandes commandes faites en Australie pour l'acquisition de blés. Ceux-ci mûrissent maintenant sur les terrains australiens et leur grand rendement vont permettre à la minoterie française, grâce à de nouveaux traités d'apporter sur nos marchés des stocks importants qui permettront de faire face à tous les besoins du ravitaillement.

Une école pour mutilés dans l'Ain

Oyonnax (Ain) — A l'Ecole pratique de Commerce et d'Industrie d'Oyonnax, on vient de créer des ateliers d'apprentissage de l'industrie du peigne à l'usage des mutilés. Les cours sont gratuits. Les élèves n'ont qu'une très modique somme à verser par jour comme contribution pour leur nourriture et leur logement. A la sortie d'apprentissage qui dure de trois à six mois, les élèves sont casés dans la région et peuvent obtenir un salaire quotidien de trois à sept francs. Le chômage dans l'industrie du peigne n'existe pas, la main d'œuvre faisant toujours défaut.

Le parti socialiste et les problèmes économiques.

L'attitude des diverses fédérations socialistes de France montre qu'elles viennent désormais consacrer la majeure part de leurs délibérations aux problèmes économiques posés par la guerre.

LES HEROS.

Un acrobate catholique de l'armée anglaise fait le récit suivant:

"Là-haut, près du bois des Trénes, j'ai trouvé la semaine dernière un homme qui, grièvement blessé au pied, avait reçu l'ordre de retourner se faire panser.

"Qu'est-ce que vous croyez qu'il avait fait sans un mot de personne — avant de se mettre en route?"

"Il avait entendu, il s'était figuré entendre un faible bruit, comme un petit pépiement semblant sortir d'un trou d'obus, là-bas, au-delà du parapet de la tranchée où il avait été blessé. Il s'était traîné jusque-là sur le ventre et y avait trouvé un homme blessé qui était resté au fond de ce trou pendant trois nuits et trois journées, absolument à la mode des os la nuit, rôt et noirci par le soleil insupportable pendant le jour, les lèvres souillées de terre durcie; et rien, pas une goutte d'eau..."

"L'homme au pied blessé avait pu faire le plein de son bidon, pour se soutenir tandis qu'il se traînait jusqu'au poste de secours. Et que fait-il? Toute cette eau précieuse, il s'en sert pour nettoyer la bouche de l'homme et pour donner à boire à ce malheureux. Ensuite, au prix d'un labour infini, il le traîne jusqu'à un endroit abrité. Quand je l'ai rencontré, il le portait à califourchon sur le dos et, replié devant, l'emmenait au poste de secours, et remarquez bien qu'il avait le pied droit tout à fait abîmé.

"Depuis le commencement de l'offensive, pas un jour ne se passe sans que je voie des traits comme celui-là.

"Personne n'avait dit à l'homme au pied blessé de s'occuper d'autre chose que de se faire soigner. Et ce qu'il faisait lui semblait tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Il n'arrivait pas à comprendre ce que je trouvais à admirer dans son action. Pourquoi l'admirer plus pour cela que pour le prêt d'une allumette?"

"Nos hommes font de ses choses-là tout le temps; souvent, pendant qu'ils les font, ils profèrent les jurons les plus épouvantables, et toujours ils prennent à cet égard en riant et en plaisantant, comme de simples accidents ordinaires du travail de la journée."

L'ABEILLE DE LA Nouvelle-Orléans

JOURNAL DEMOCRATE REGULIER

POLITIQUE LITTÉRAIRE SCIENTIFIQUE COMMERCIAL

Contre la prohibition En faveur des courses Sans liberté il n'y a pas de vertus

TÉLÉPHONE MAIN 3487

Trois Éditions Distinctes:

Edition Quotidienne, Édition Hebdomadaire, Édition du Dimanche

Vous pouvez avoir L'ABEILLE chez vous, par l'intermédiaire des porteurs, pour 15 SOUS par semaine, où la recevoir directement de nos bureaux, par abonnement, au prix de 65 SOUS par mois.

HUGUES J. DE LA VERGNE, Président et Directeur

LES POILUS.

Les poilus. C'est le nom qu'ils se sont donné. C'est le nom populaire et militaire du soldat de 1914-1915, et il y a dans ce mot de l'ironie, de la blague, de l'héroïsme, de l'attendrissement, toute une gamme de sentiments purement français. Un poilu, pour nos soldats, c'est quelqu'un qui n'a pas froid aux yeux, quelqu'un de très bien. Pour un chef, mériter de ses hommes le nom de poilu, ce n'est pas un mince éloge. Comme nous traversons un cantonnement sous la conduite d'un commandant de corps d'armée et de quelques-uns de ses officiers d'état-major,

un soldat m'arrête et me demande, montrant le général: — Quel est donc ce poilu-là? — C'est le général Franchet d'Espérey. — Ah! oui, celui-là, reprend l'homme, c'est un vrai poilu. Le général Joffre est le roi des poilus. Le roi Albert aussi est un fameux poilu. Parmi les poilus, il y a de tous les grades et de toutes les conditions. Il y a des poilus qui ont de grosses mains de paysans, de bonnes faces candides de laborieux bretons ou auvergnats. Il y en a aussi qui se souviennent vaguement d'avoir porté l'habit noir aux "premières" et d'avoir pris un bain tous les jours. Il y en a même qui ont

été jadis des intellectuels orgueilleux de leur intellectualité. Maintenant, les uns et les autres ne sont plus que des poilus, c'est-à-dire de vrais combattants, par opposition à ceux de l'arrière, à ceux des services auxiliaires. La guerre de 1914-1915, ce sera la guerre des poilus et des Boches: gloire aux poilus! Les pertes des navires marchands. Londres. — D'après une statistique qui vient d'être établie, les navires marchands du monde auraient perdu depuis le commencement de la guerre huit pour cent de leur effectif total.

royaient réussir, eux qui n'étaient que des salariés, une mère devait les devancer, guidée par son instinct maternel. Ah! quelle joie si elle pouvait avancer de quelques jours l'instant où elle retrouverait son fils. Ses pensées, ses projets la tiraient veillée une partie de la nuit; le temps lui semblait long et les premières clartés du jour se trouvaient déjà levées et habillées pour partir. Elle dut cependant attendre pour commander un thé au lait et une voiture. En montant dans la fiacre, elle ne se sentait pas de joie; il lui semblait que le soir même elle allait ramener son fils, et elle dut se retenuer pour ne pas commander à la maîtresse d'hôtel de placer dans sa chambre une couchette d'enfant! — Gare du Nord! cria-t-elle gaiement au cocher. Une demi-heure après elle roulait vers Pontoise, revoyait les gaies villas perdues dans la verdure et les troupes d'enfants dont les rires joyeux avaient ébranlé à ses oreilles comme des glas. Le train filait; elle se sentait pleine d'espérance. — Pontoise! cria un employé. Claire se précipita sur la portière; en un bond elle fut à terre et courut vers la porte, s'efforçant de remettre son billet que le chef de gare dut lui remettre. Elle n'avait pas oublié un des détails de la route et, légère, trottant, elle revint le lendemain, revint à la maisonnette des Mathurins.

— S'ils allaient être de retour, pensait-elle; si je n'avais fait qu'un mauvais rêve! Après tout, je me suis trop tôt alarmée; ces braves gens avaient bien le droit de faire un petit voyage sans pour cela avoir abandonné le pays. Et le cœur ému, elle pressa le pas. Mais, hélas! les volets étaient toujours clos et la petite maison coquette, aux fenêtres festonnées de vignes, demeurait silencieuse et veuve de ses habitants. — Allons se dit Claire, du courage; peut-être tout n'est-il point désespéré et, en interrogeant bien les voisins obtiendrai-je de bons renseignements. A quelques mètres plus loin, une autre maison, à peu près semblable à celle des Mathurins, s'élevait. Claire déjà s'y était rendue lors de sa première visite, mais y revint, persuadée que son enquête avait été mal faite; elle était à ce moment là si troublée que sûrement elle s'était mal expliquée ou n'avait pas compris ce qu'on lui disait. — Sur le pas de la porte une femme curieusement la regardait; elle la reconduisit, et Claire s'étant approchée, elle lui laissa pas le temps de l'interroger. — C'est pour les Mathurins bien sûr, mais que vous êtes revenue? demanda-t-elle. Eh bien rien, toujours rien; on n'en a pas entendu parler. Leur maison reste toute fermée et personne n'a reçu ordre de s'en occuper. Ah! c'est bien drôle tout de même. Claire se rapprocha.

— Ouil bien drôle, fit-elle, et bien ennuyeux pour moi. — Vous les connaissez? — Non; mais je venais pour voir l'enfant qu'ils avaient et qui était le fils d'une de mes meilleures amies. Des raisons de famille l'avaient obligé de s'en aller; mais ces raisons n'existant plus, je venais prévenir les Mathurins que la mère de leur nourrisson allait venir le reprendre. — Ah! elle leur devait bien des remerciements, la mère, je vous assure; car il n'avait point pâti chez eux, le pauvre gosse; il était grand et beau et fort, je ne vous dis que ça, et les deux vieux l'aimaient comme si ça avait été l'enfant de leur maison. — Il était fort! il était beau! fit Claire extasiée. — Pour sûr, vous pouvez m'en croire, je sais ce que c'est que des enfants; telle que vous me voyez, j'en ai élevé seize, tant à moi qu'aux autres; aussi si par hasard vous aviez encore un ami dans l'embarras qui voulait donner son bébé à garder, vous pouvez penser à moi. Mme Pichou, rappelez-vous de ce nom-là. A Pontoise je suis connue, allez, et pour une honnête femme encore. Claire, voyant qu'elle n'avait rien de plus à apprendre de Mme Pichou, se retira. Elle redescendit la rue, s'arrêtant à chaque porte. Mais inutilement elle renouvelait ses questions. Les réponses étaient unanimes; tous étaient d'accord sur l'enfant qui était soigné et gâté comme

un prince, mais pour les Mathurins on ne savait rien. Ils n'avaient soufflé mot de leur voyage à personne, s'étaient décidés tout d'un coup. — Il était tard, deux heures au moins, et la jeune femme n'avait pas encore songé à déjeuner. Elle n'avait nul appétit, mais elle se sentait très faible et craignait de ne pouvoir achever son enquête. Triste enquête, hélas! où elle n'était pas avancée d'un pas! Ah! comment ferait-elle donc cet homme d'affaires, qui lui avait si fort promis de lui rendre son fils, pour retrouver les Mathurins! Un pâtissier était proche; Claire entra, demanda des brioches, qu'elle mangea de suite au grand étonnement du bouquier; elle se fit donner un verre de madère et, un peu plus forte, se dirigea vers une mercerie où, lui avait-on dit, la Mathurine avait coutume de se servir; elle était même, ajoutait-on, au mieux avec la mercière. La mercière ne conservait plus d'espoir; néanmoins, elle entra dans la boutique et recommanda pour la vingtième fois son interrogatoire. Mais la mercière ne savait rien. Claire allait se retirer, quand tout à coup la marchande s'écria: — Tiens, le facteur, si vous lui parlez, il m'apportera vos lettres aux Mathurins; il sait peut-être quelque chose, lui. Hô! Pierre, parlez donc. — Pierre, en une enjambée fut dans la mercerie. — D'os-donc, fit la boutiqueuse, vous qui portez souvent des lettres chez

les Mathurins, sauriez-vous quelque chose sur leur départ? — Ma foi non! fit le facteur. — Vous ne leur avez rien remis de puis longtemps? interrogea Claire. — Attendez donc; si... La veille du jour où on les a vus se rendre à la gare, leur avait porté une lettre qui n'était point de t'ut semblable à celles qu'ils recevaient d'ordinaire. C'était une grande enveloppe carrée, entourée de soie, même je m'en souviens maintenant, en repassant j'ai dit à la mère Mathurins: "Eh bien! la lettre? c'est pas un malheur au moins!" Non, non, M. Pierre, m'a-t-elle répondu; j'ai trouvé quelle avait un air drôle et pas gai du tout. Le facteur ne savait rien de plus et il se retira. Mais ce peu de mots venaient de plonger Claire dans un désespoir plus grand. Cette large enveloppe encadrée de noir, elle la connaissait bien; elle s'était sa lettre où elle réclamait son enfant étonnant sa visite. La lumière maintenant se faisait dans son cerveau et elle comprenait; elle s'expliquait le départ des Mathurins, ils avaient fui en hâte, quittés le pays pour ne pas la voir, elle, la mère du nourrisson qu'ils aimaient comme leur fils. C'était pour le garder, pour le lui voler, cet enfant tant désiré, qu'ils avaient abandonné leur maison. C'était un piège de plus à surmonter, car les Mathurins essayaient sûrement de se dérober aux recherches. Sans parler, Claire demeurait aban-

due, assise sur une chaise dans la boutique, s'accusant de son malheur. — Ah! pourquoi avait-elle écrit cette lettre! Sans se bécoter il l'avait prise d'affirmer bien vite son droit sur son fils elle fut venue tranquille, sans prévenir personne, et elle eut trouvé son enfant; depuis de longs jours de sa naissance seraient terminés. La mercière, qui était une brave femme, comprit bien vite, à la douleur rauque qui se peignit sur la physionomie de la marquisse, que cet enfant recherché pour une amie n'était qu'une pauvre enfant; elle se pencha vers elle et lui raconta tout ce qu'elle savait de sa naissance et de son éducation. Compatisante, elle se dit que peut-être la jeune femme serait soulagée en racontant son chagrin à une amie qui saurait le comprendre et l'excuser par de bonnes paroles; aussi, s'approchant de Claire avec un air de sympathie elle lui dit: — Madame si vous alliez voir votre mère? C'est un brave homme, un bon père comme on en rencontre malheureusement peu aujourd'hui, un être sûr et solide, il ne vous abandonnerait pas pour Paris, ne vous laisserait pas souffrir, il vous ramènerait les mots qui sont si importants. M. le comte n'est pas venu à Pontoise, mais les Mathurins essayaient sûrement de se dérober aux recherches. Sans parler, Claire demeurait aban-



ASSUREZ VOS DENTS. Meilleur que le dentifrice dont vous vous servez maintenant. MAUDOUX. Pour recevoir un grand tube d'essai de cette pâte dentifrice...

LES BRAVAIS. ANÉMIE, Chlorose, Paludisme de Constitution, etc. SASTÉ - VIGUEUR - FORCE - BEAUTÉ.

LES BRAVAIS. Recommandé pour le SANG, les MALADIES INFEC. TUEUSES ET DE LANGUE, ANÉMIE, CONVULSIONS, etc.

LILAS ED. PINAUD. Parfumerie Ed. Pinaud, Department 2, 60, rue Lafayette, NEW YORK.

LES BRAVAIS. Recommandé pour le SANG, les MALADIES INFEC. TUEUSES ET DE LANGUE, ANÉMIE, CONVULSIONS, etc.